



La toile de Commère, prix des « Peintres témoins de leur temps »

lement accepter, mais délibérer de provoquer une émotion esthétique qui n'est pas rigoureusement « pure » comme l'épuration, et pas du tout abstraite.

Point d'équivoque, toutefois. Il n'y a ici rien d'autre — rien de moins — que cette sensualité large, profonde, vitale et toute baignée d'esprit qui fut, de Boticelli à Delacroix (pour prendre de grands repères), la peinture même. Ne dissimulons pas que nos peintres de l'amour sont de cette postérité-là, et que c'est bien difficile. Figuratifs, passe encore ; mais ne nous dites-vous pas qu'ils en sont toujours au « sujet », à l'« anecdote » ? Sans doute, si l'amour humain est une anecdote. De toutes façons, l'amour, le corps, le couple, sont d'abord, ne sont que peinture : une fête, des noces de courbes et de couleur. Jean Grenier, dans un magistral essai sur la création, notait que l'art d'aujourd'hui tend à s'exprimer en termes de dynamique (choc qui se fait volontiers agression : très significatif, le tableau, d'ailleurs captivant, dont j'ai parlé dans ma chronique sur la Biennale de Paris et qui s'intitulait « Bombardement du nerf optique ») et non plus en termes de forme, de beauté. C'est pourtant en ces termes-ci que s'expriment des peintres qui se veulent — ne serait-il pas téméraire de décider qu'ils sont des imposteurs ou qu'ils se trompent ? — « témoins de leur temps ».

Aussi bien, l'amour et les amants qu'ils peignent sont-ils bien de ce temps, c'est du moins ce qu'on ne saurait contester. C'est aussi tout le

prix de ces peintures (ou de la plupart d'entre elles). L'amour, tel qu'en lui-même, toujours, l'instant le change — et jusque dans son pôle : le corps féminin, que métamorphose et modèle quelque chose de plus profonds que la mode, de plus profond même que l'inspiration ou le caprice renouvelés dans chaque création, de Dieu ou d'Adam.

A peine entré, et sans entrer dans le « spectacle » de chaque œuvre, la seule sensation d'ensemble de tout ce qui est enfermé ici de formes et de couleur signifie ce temps et — secondairement, du reste — le couple de ce temps. Par cela seul, cet art se justifie. J'ai dit que l'élection de Van Dongen comme conducteur de ce couronnement de l'amour, était délibérée ; non moins, celle de son modèle. Que cela plaise ou non, cette petite fille d'aujourd'hui, qui n'est sans doute pas une très grande actrice, est pourtant devenue beaucoup plus que cela, et le mythe est si puissant que la figure de l'amour, ou de l'amante, prend spontanément son visage. Les peintres qui « créent la femme » et retrouvent sous la main modelieuse ce visage et ce corps, je suis convaincu qu'ils ne le font pas exprès. Aussi, le modèle de Van Dongen est-il présent bien ailleurs que dans son portrait. Plus encore : le climat, l'aura de l'image filmée imprègne, enveloppe ces toiles, qui se font ainsi écran. Bien significatif à cet égard la « Cythère » de Jean Jacus, visage en surimpression sur des images de ville au bord de la mer ou d'un fleuve (coïncidence curieuse, c'est presque la photographie de la

dernière couverture de *resonances*), ou encore « Les portes de la nuit » de Philippe Noyer qui, jusque dans son titre, évoque le film. Et c'est toujours un aspect différent de la même figure qu'on retrouve dans les « Jeunes d'aujourd'hui » de Jef Wauters, chez Marguerite Bermond, chez Goerg, et jusque dans la voluptueuse « laque » de Roger Taillandier.

Le Prix des « Peintres témoins de leur temps » a été décerné, cette année, à Commère qui s'affirme, très personnellement, de la descendance de Renoir, dans la plénitude sensuelle des formes, la pulpe, le ton des chairs. Il représente ici une tendance qu'illustrent Blasco Mentor, Mendjinsky, Rodde ; et, avec plus de mélancolie, Françoise Adnet, avec une rouge frénésie, Roger Limouse. La tendance opposée, ou complémentairée, plus intellectuelle, marquée, griffée par le graphisme impérieux, est bien représentée par Buffet et par Carzou (sur le théâtre de sa « Chambre rouge », le troisième personnage fait son entrée : la Mort). A mi-chemin, une autre tendance, plus directement encore branchée sur la tradition, mais avec des accents, des inflexions personnels et très modernes, c'est celle des recherches délicates, de la poésie intime et tendre : impressionnistes un peu, et proustiennes, les « Amours enfantines » de Grau-Sala ; le « Bonheur » — en gris exquis — de Monique Matet ; les gris encore, accordés aux beaux jaunes acidulés de Rožnay. Mais ce sont là des repères plus que des choix.

Faut-il choisir ? Alors, c'est toujours le critère, très subjectif, momentané, contingent, mais qui met au pied du mur : qu'emporterais-je, tout de suite, avec moi, fût-ce pour un jour ? Je crois que ce serait la charmante toile de Guily Joffrin — la reproduction affaiblit, trahit peut-être ce charme : cette lumière d'entre les volets, cet éblouissement du jaune pâle, cette volupté pure, cette tendresse déchirante de l'instant mortel. Du diable, vous rêvez ! Nous avons vu cela cent fois, depuis Bonnard ou Vuillard. Et qu'est-ce que la peinture d'aujourd'hui peut bien avoir à faire de tout cela ? *What is the story ?* Ma foi, oui, c'est Roméo et Juliette de ce matin.

Yves Florenne

Palais Galliera, jusqu'au 2 mars. Innovation très heureuse : le catalogue reproduit toutes les œuvres exposées, et toutes en couleur.